

Élégies

Tibulle



Exporté de Wikisource le 19 avril 2025

Livre I

ÉLÉGIE IÉLÉGIE I

Avide de richesses, qu'un autre entasse l'or en brillants monceaux, et possède de nombreux arpents d'un sol bien cultivé : il vivra dans les fatigues et les alarmes, toujours voisin de l'ennemi, et les accents guerriers du clairon chasseront le sommeil loin de ses paupières. Pour moi, que la pauvreté me laisse à mon oisive existence, pourvu qu'un feu modeste éclaire mon foyer. Simple habitant des champs, je planterai moi-même, dans la saison, la vigne délicate, ou, d'une main complaisante, je grefferai l'arbre fruitier. Puissent mes espérances n'être point trompées ! Puissé-je, chaque année, voir mes récoltes s'amonceler, et mes cuves se remplir d'un vin écumeux ! Car j'acquitte la dette d'une pieuse vénération, toutes les fois qu'une souche isolée dans la campagne, ou une pierre antique au milieu d'un carrefour, s'offre à ma vue, parée de guirlandes de fleurs, et tous les fruits que me donne l'année nouvelle, j'en dépose les prémices aux pieds du dieu des laboureurs. Blonde Cérès, tu auras une couronne d'épis cueillis dans mon champ ; je la suspendrai aux portes de ton temple. Rougi de vermillon,

que Priape placé dans mes vergers en soit le gardien et effraye les oiseaux avec sa faux redoutable. Vous aussi, Lares, qui veillez sur un héritage aussi pauvre aujourd'hui qu'il était riche autrefois, vous recevez les présents qui vous sont dus. Alors une génisse immolée purifiait d'innombrables taureaux : maintenant pour un étroit domaine une brebis est une victime d'un grand prix. Une brebis tombera donc en votre honneur, et autour d'elle une jeunesse rustique s'écriera : Dieux ! donnez-nous de riches moissons et de bons vins ! Je puis enfin, naguère il n'en était point ainsi, je puis, content de peu, renoncer à de continuel et lointains voyages, et chercher un abri contre les feux de la Canicule à l'ombre d'un arbre, sur les bords d'une onde fugitive. Cependant je ne rougirai pas de tenir quelquefois le hoyau, ou, l'aiguillon en main, de gourmander un boeuf tardif. Je ne craindrai pas de prendre dans mes bras et de reporter à la maison une brebis ou le chevreau que sa mère aura, par oubli, laissé derrière elle. Et vous, loups et voleurs, épargnez mon petit bercail ; c'est à un grand troupeau qu'il faut demander votre proie.

Ici j'ai coutume de purifier chaque année mon berger, et d'arroser de lait l'indulgente Palès. Dieux ! soyez-moi propices. Ne dédaignez point les dons d'une table pauvre, offerts dans des vases d'argile, mais purs. C'est d'argile que l'antique laboureur fit ses premières coupes : il les forma d'une terre docile. Je ne regrette, moi, ni les richesses de mes pères, ni le produit des moissons que jadis mes aïeux renfermaient dans leurs greniers. Pour moi c'est assez d'une

petite récolte ; c'est assez d'un lit pour goûter le repos, si les dieux me le permettent, et de ma couche ordinaire pour délasser mes membres. Quel plaisir d'entendre de son lit le souffle des vents furieux, et d'y presser tendrement sa maîtresse contre son sein ! ou, quand le vent de l'hiver verse une eau glacée, de s'endormir exempt de crainte au bruit de la pluie ! Puisse ce bonheur être le mien ! Qu'il garde ses richesses trop chèrement achetées, celui qui peut supporter les fureurs de la mer et les orages.

Ah ! périsse tout ce qu'il y a d'or et d'émeraudes, avant que mon absence fasse couler les larmes d'une jeune fille ! C'est à vous, Messala, de combattre sur terre et sur mer pour étaler dans vos palais les dépouilles des ennemis. Moi, je suis retenu dans les fers d'une jeune beauté, je suis attaché à sa porte par une chaîne plus dure que celle de l'esclave qui la garde. Oui, la gloire a pour moi peu d'attraits, ma Délie : pourvu que je sois près de toi, que m'importe d'être accusé de lâcheté et de mollesse.

Puisse mes regards te rencontrer, quand sera venue ma dernière heure ! Puissé-je en mourant te presser d'une main défaillante ! Tu pleureras, Délie, quand je serai placé sur le bûcher, près de s'allumer : aux larmes de la douleur se mêleront tes baisers. Tu pleureras : tes entrailles ne sont point scellées avec l'acier, ton tendre coeur ne recèle point un dur caillou. Il n'y aura ni jeune garçon, ni jeune fille assez insensible pour revenir de ces funérailles les yeux secs. Mais toi, crains d'affliger mes mânes : épargne ta chevelure flottante, épargne tes joues délicates, ô ma Délie.

Cependant, tandis que le destin le permet, que l'amour unisse nos coeurs ; bientôt viendra la mort, la tête couverte d'un sombre voile ; bientôt se glissera la vieillesse paresseuse : l'amour et les doux propos ne nous siéront plus, quand nos têtes auront blanchi. C'est maintenant qu'il faut servir la folâtre Vénus, tandis qu'il n'y a pas de honte à briser des portes, et que les querelles ont des charmes. Là je suis aussi bon général que bon soldat. Pour vous, loin d'ici, enseignes et clairons, portez les blessures aux avides guerriers, portez-leur aussi la richesse : quant à moi, exempt de crainte dans ma modeste aisance, je rirai de l'opulence, je rirai du besoin.

ÉLÉGIE II ÉLÉGIE II

Verse encore, je veux noyer dans le vin des douleurs nouvelles pour moi ; que mes paupières fatiguées cèdent enfin au sommeil, et quand Bacchus aura largement arrosé ma tête, que nul ne me réveille durant le repos de mon amour infortuné. Un cruel gardien veille sur la beauté que j'adore, un dur verrou ferme sa porte.

Porte inexorable, sois battue des pluies ! que Jupiter te brise de sa foudre ! ou plutôt sois touchée de mes plaintes, des miennes seules, ouvre-toi furtivement sans faire de bruit en tournant sur tes gonds. Et si j'ai formé contre toi quelque

souhait impie, pardonne à mon délire : que mes imprécations retombent sur ma tête. Souviens-toi plutôt des prières sans nombre que je t'adressai d'une voix suppliante en ornant tes soutiens de guirlandes de fleurs.

Et toi, Délie, trompe hardiment tes gardiens. Il faut de l'audace. Le courage a pour protectrice Vénus elle-même. C'est elle qui favorise le jeune amant qui tente une porte nouvelle, ou la jeune fille qui la lui ouvre. C'est elle qui apprend à descendre à la dérobée d'une couche moelleuse et à poser le pied sans bruit : c'est elle enfin qui montre à faire en présence d'un époux des gestes qui parlent, et à cacher de douces paroles sous des signes convenus. Mais ces secrets, elle ne les enseigne point à tous ; elle ne les révèle qu'à ceux que n'appesantit point la paresse, et que la crainte n'empêche point de se lever dans l'obscurité de la nuit. Moi, lorsque je cours dans les ténèbres par toute la ville, l'esprit agité, Vénus elle-même me donne de l'assurance dans les ténèbres ; elle ne permet point que je rencontre un assassin qui me frappe de son poignard, un voleur qui s'enrichisse du prix de mes vêtements enlevés. Celui que l'amour tient sous ses lois peut aller partout sans crainte, sa personne est sacrée, il ne doit pas redouter les embûches. Je ne souffre, moi, ni du froid paresseux d'une nuit d'hiver, ni de la pluie qui tombe par torrents. Ces peines ne me causent nul ennui, pourvu que Délie m'ouvre sa porte et que sans rien dire elle m'appelle au bruit de ses doigts. Fermez les yeux, vous tous qui vous trouvez sur mon passage, hommes ou femmes ; les larcins de l'amour doivent rester cachés, Vénus le veut.

Gardez-vous de m'effrayer par le bruit de vos pas, de chercher mon nom, d'approcher de mon visage vos torches brillantes. Et même si quelqu'un m'aperçoit sans le vouloir, qu'il le taise, et prenne tous les dieux à témoin qu'il n'en a aucun souvenir. Car l'indiscret, quel qu'il soit, apprendra que Vénus est née de sang mêlé aux ondes de la mer en fureur.

D'ailleurs ton époux refusera de l'en croire, ainsi me l'a promis une sorcière des plus véridiques, après avoir mis en oeuvre les secrets de la magie. Je l'ai vue faire descendre les astres des cieux ; ses enchantements arrêtent le fleuve le plus rapide dans son cours ; à sa voix le sol s'entr'ouvre, les mânes sortent des sépulcres, les ossements descendent du bûcher encore tiède. Par un sifflement magique elle évoque les cohortes infernales, et avec une aspersion de lait elle les met en fuite. Elle parle, et les nuages qui attristaient le ciel se dissipent ; elle parle, et en été la neige tombe. Seule, dit-on, elle possède les herbes malfaisantes de Médée ; seule elle sait dompter les chiens farouches d'Hécate. Elle a composé pour moi des chants à l'aide desquels tu pourras tromper : tu n'auras qu'à chanter trois fois et cracher ensuite trois fois ; il ne pourra rien croire de ce qu'on lui dirait de nous, il n'en croirait même pas ses yeux, s'il me trouvait dans ta couche voluptueuse. Mais refuse tes faveurs à d'autres : il verra tout le reste ; je serai le seul avec lequel il ne s'apercevra de rien. Que dois-je en croire ? elle m'a dit encore que ses charmes et ses herbes avaient assez de vertu pour éteindre mes feux ; puis elle m'a purifié à la clarté des

torches, et par une nuit sereine une noire victime est tombée devant l'autel des dieux qui président à la magie. Et moi, je ne demandais point que mon amour fût détruit tout entier, mais qu'il fût payé de retour ; je ne voudrais pas pouvoir me passer de toi.

Il était de fer, celui qui, pouvant te posséder, a follement préféré le butin et les armes. Qu'il chasse devant lui les escadrons des Ciliciens vaincus, qu'il aime à asseoir son camp sur un sol conquis que, tout couvert d'or et d'argent, il attire les regards, monté sur un coursier rapide ; moi, pourvu que je fusse près de toi, ma Délie, je me résignerais à atteler mes boeufs de ma propre main, à faire paître mon troupeau sur un mont solitaire ; pourvu que je pusse te serrer tendrement dans mes bras, je trouverais le sommeil plein de douceur sur une terre inculte. À quoi sert de coucher sur la pourpre de Tyr, si l'Amour ne nous favorise, si la nuit ne ramène que les pleurs et l'insomnie ? Car ni le duvet, ni les tapis brodés, ni le murmure d'une onde paisible ne sauraient appeler le sommeil. Mes paroles auraient-elles donc offensé la puissante Vénus, aurais-je à expier les impiétés de ma langue ? M'aurait-on accusé d'avoir porté un pied sacrilège dans les demeures des immortels, d'avoir dépouillé de leurs guirlandes les foyers sacrés ? Non, si j'étais coupable, je n'hésiterais point à me prosterner dans les temples, à en couvrir de mes baisers le seuil auguste : je n'hésiterais point à me traîner à genoux en suppliant sur le sol, à frapper misérablement de ma tête la porte sacrée.

Mais toi qui ris gaiement de mes douleurs, tremble pour toi-même, je ne serai pas toujours le seul sur qui tombera la colère des dieux. j'en ai vu qui, après s'être moqués des amours malheureux des jeunes gens, présentaient la tête dans leur vieillesse au joug de Vénus ; je les ai vus étudier de doux propos d'une voix tremblotante, et chercher à ajuster des cheveux blancs. Ils n'avaient pas honte de rester debout devant une porte, d'arrêter au milieu du forum la suivante de la beauté qu'ils adoraient. Enfants et jeunes gens se pressaient autour de lui, et chacun de cracher dans son sein. Mais épargne en moi, Vénus, un esclave toujours fidèle et dévoué. Pourquoi brûler, cruelle, une moisson qui t'appartient ?

ÉLÉGIE IIIÉLÉGIE III

Messala, vous traverserez sans moi la mer Egée ; mais fassent les dieux que vous et vos compagnons vous gardiez mon souvenir, pendant que je suis retenu malade dans la Phéacie, cette contrée inconnue.

Sombre mort, retiens tes mains avides : je t'en prie, mort cruelle, épargne-moi. Je n'ai ici ni une mère qui recueille dans sa robe de deuil mes ossements brûlés, ni une soeur qui verse sur ma cendre les parfums de l'Assyrie et pleure les cheveux épars sur mon tombeau. Délie est loin de moi ;

avant de me laisser partir de Rome, elle avait, dit-on, consulté tous les dieux. Trois fois elle fit tirer les sorts par un enfant du carrefour, et l'enfant ramena constamment les mêmes présages. Tous annonçaient mon retour : rien ne put cependant arrêter ses larmes, ni calmer les craintes que lui inspirait mon départ. Moi-même qui voulais la consoler, j'avais déjà donné mes ordres, et je cherchais sans cesse avec inquiétude de nouveaux prétextes de retard. Tantôt c'était le vol des oiseaux, tantôt de sinistres présages, tantôt enfin la fête de Saturne qui me retenait ; et, durant la route, combien de fois j'ai frémi en me rappelant que j'avais heurté du pied contre la porte ! Que nul ne soit assez hardi pour se mettre en voyage malgré l'Amour, ou du moins qu'il sache qu'il est parti contre la volonté du dieu.

Délie, à quoi me sert maintenant ton Isis ? à quoi me sert que tant de fois le sistre ait été frappé de ta main ? tandis que tu offrais tes pieux sacrifices, tu te plongeais dans une onde pure, il m'en souvient, et tu reposais dans une couche sans tache. Que m'en revient-il ? Maintenant, déesse, maintenant viens à mon secours : car tu peux me guérir ; les nombreux tableaux suspendus dans tes temples en sont la preuve. Délie acquittant son vœu ira s'asseoir vêtue de lin devant ta porte sacrée ; et, deux fois le jour, les cheveux épars, elle chantera tes louanges, attirant tous les regards au milieu de la foule de tes adorateurs.

Ah ! puissé-je encore offrir mon hommage aux Pénates de mes pères, et chaque mois payer le tribut de mon encens à mes Lares antiques !

Que l'homme était heureux sous le règne de Saturne, avant que la terre fût ouverte en longues routes ! Le pin n'avait point encore bravé l'onde azurée, ni livré une voile déployée au souffle des vents. Dans ses courses vagabondes, cherchant la richesse sur des plages inconnues, le nautonier n'avait point encore fait gémir ses vaisseaux sous le poids des marchandises étrangères. Dans cet âge heureux, le robuste taureau ne portait point le joug ; le coursier ne mordait point le frein d'une bouche domptée ; les maisons étaient sans porte ; une pierre fixée dans les champs ne marquait point la limite certaine des héritages ; les chênes eux-mêmes donnaient du miel ; les brebis venaient offrir leurs mamelles pleines de lait aux bergers sans inquiétude. On ne connaissait ni la colère, ni les armées, ni la guerre ; l'art funeste d'un cruel forgeron n'avait pas inventé le glaive.

Aujourd'hui, sous l'empire de Jupiter, toujours les meurtres, toujours les blessures et la mer, mille routes conduisent en un moment à la mort. Epargne-moi, père des dieux ! ma conscience craintive ne redoute pas la peine d'un parjure ou de quelque parole outrageante pour la majesté des dieux. Mais si j'ai rempli le nombre d'années que m'accordaient les destins, que l'on grave ces mots sur la pierre qui couvrira mes restes :

ICI REPOSE TIBULLE ENLEVE PAR UNE MORT CRUELLE, TANDIS QU'IL SUIVAIT MESSALA SUR TERRE ET SUR MER. Mais, comme je me suis toujours montré docile aux tendres leçons de l'Amour, Vénus elle-

même me conduira aux Champs Elyséens. Là ce ne sont que danses et chansons ; répandus de tous côtés les oiseaux font retentir les airs des accords de leurs flexibles gosiers. Une moisson de plantes odoriférantes y croît sans culture, les campagnes tout entières y brillent de l'éclat des roses embaumées que la terre y donne avec complaisance. Un essaim de jeunes garçons et de jeunes filles s'y livre à de tendres jeux, et l'Amour y engage de continuels combats. C'est là le séjour des amants que l'avidité a surpris, on les reconnaît à la couronne de myrte qui pare leurs têtes.

Mais dans le sein de la nuit profonde est cachée la demeure maudite autour de laquelle mugissent les ondes noires du Coccyte. Tisiphone qui a pour cheveux d'horribles serpents entrelacés sévit contre la troupe impie qui fuit de tous côtés. Sur le seuil le noir Cerbère siffle par la gueule des serpents, et veille devant des portes d'airain. C'est là que l'impie Ixion, qui osa attenter à la chasteté de Junon, tourne sur une roue rapide ; que les noires entrailles de Tityus, dont le corps couvre neuf arpents, sont l'éternelle pâture des vautours. On y voit Tantale, et un lac autour de lui ; mais, quand il s'apprête à boire, l'onde se dérobe à sa soif brûlante ; et les filles de Danaüs, qui offensèrent la puissante Vénus, y portent les eaux du Léthé dans des tonneaux sans fonds. Que ce soit là la demeure de celui qui n'aura point respecté mes amours, et aura souhaité de me voir longtemps retenu par les travaux de la guerre. Mais, toi, Délie, je t'en conjure, conserve ta chasteté. Qu'une vieille attentive veille sans cesse sur le dépôt sacré de ta

pudeur. Qu'elle te charme par de fabuleux récits, en tirant, à la lueur de la lampe, en fils déliés le lin dont sa quenouille est chargée. Et toi, attachée près d'elle à un pénible travail, cède peu à peu au sommeil, et laisse tomber l'ouvrage de tes mains. Alors j'arriverai soudain, sans que personne m'annonce : j'apparaîtrai à tes yeux comme un envoyé du ciel. Toi, Délie, dans ton négligé, tes longs cheveux en désordre, accours au-devant de moi, les pieds nus.

Voilà ma prière : que l'Aurore resplendissante nous ramène ce jour radieux sur ses coursiers couleur de rose.

ÉLÉGIE IV ÉLÉGIE IV

Divin Priape, que des toits de feuillage garantissent ta tête du soleil et des neiges ! Mais, dis-moi, quels sont tes secrets pour captiver la beauté ? Assurément ce qui plaît en toi, ce n'est ni l'éclat de la barbe, ni une chevelure soignée. Nu, tu endures les froids de l'hiver, et les chaleurs brûlantes de la Canicule.

Je dis : et telle fut la réponse du fils de Bacchus, du dieu rustique, dont le bras est armé d'une faux recourbée.

«Garde-toi de te mêler à une troupe de tendres adolescents : il y a toujours en eux quelque attrait qui les fait justement aimer ; l'un plaît en serrant les rênes au coursier rebelle, l'autre en fendant une onde calme de sa

poitrine d'albâtre. Celui-ci charme par sa bouillante audace ; celui-là par la rougeur virginale répandue sur ses tendres joues. Mais ne te laisse point rebuter par un premier refus de celui que tu aimes, il apprendra peu à peu à subir le joug : le temps rend le lion docile à l'homme ; avec le temps l'eau creuse la pierre ; l'année, dans sa marche, mûrit les raisins sur les coteaux échauffés par le soleil, et ramène à époque fixe de brillantes constellations. Et n'épargne point les serments : l'Aquilon emporte les vains parjures de Vénus à travers les terres et les mers. Mille grâces soient rendues à Jupiter ! Jupiter lui-même a refusé toute valeur aux serments insensés d'un amour impatient. Diane te permettra de jurer impunément par ses flèches, Minerve par sa chevelure.

Mais tout retard serait une faute ; la jeunesse passera. Et avec quelle rapidité ! le temps, infatigable, ne s'arrête jamais, et ne revient point sur ses pas. Que la terre a bientôt perdu ses brillantes couleurs, le haut peuplier son beau feuillage ! comme il gît abattu, quand est venue l'époque fatale de la vieillesse débile, le coursier sorti vainqueur de la carrière olympique ! J'ai vu déjà, moi, plus d'un infortuné, accablé sous le poids de l'âge, gémir d'avoir dans une folle indifférence perdu ses beaux jours. Dieux cruels ! le serpent se renouvelle ; il se dépouille de ses années, et le destin n'accorde point à la beauté un instant de délai. Seuls, Phébus et Bacchus jouissent d'une éternelle jeunesse. Une longue chevelure leur sied à tous deux.

Quelles que soient les fantaisies de l'objet que tu aimes, aie soin de t'y prêter. La complaisance, plus d'une fois, donne la victoire à l'amour. Ne refuse point de l'accompagner malgré la longueur de la route, malgré les feux de la Canicule, qui brûle la terre altérée, malgré l'arc, qui, teignant les cieux de sombres couleurs, aspire la pluie future. Veut-il traverser l'onde azurée, pousse, la rame en main, pousse la barque légère à travers les flots. N'hésite point à endurer les fatigues, à flétrir tes mains par un travail dont elles n'ont point l'habitude. Veut-il fermer par une embuscade les gorges des montagnes, si tu désires lui plaire, que tes épaules ne se refusent point à porter les filets. Veut-il s'exercer à l'escrime, étudie-toi à badiner d'une main légère ; souvent, pour lui ménager la victoire, laisse ton flanc à découvert. Alors tu le trouveras moins rebelle ; alors tu pourras essayer de lui ravir un doux baiser, il le disputera, mais il le laissera prendre. Ces baisers ravis d'abord, il les accordera bientôt à tes prières, et tu ne tarderas pas à le voir s'enlacer de lui-même à ton cou.

Mais, hélas ! quels honteux artifices que ceux de ce siècle misérable ! déjà les jeunes garçons ont pris l'habitude d'exiger des présents. Ô toi, qui le premier appris à vendre l'amour, qui que tu sois, puisse la pierre vengeresse peser à ta cendre ! Enfants, aimez les Muses et les doctes poètes, l'or ne doit pas l'emporter sur les Muses. C'est la poésie qui a donné à Nisus son cheveu de pourpre ; sans la poésie, l'ivoire ne brillerait pas sur l'épaule de Pélops. Celui dont le nom sera chanté par les Muses vivra tant qu'il y aura des

chênes sur la terre, des astres au ciel, tant que les fleuves rouleront des eaux dans leur lit. Mais que le barbare qui est sourd à la voix des Muses, qui vend son amour, soit attaché au char de Cybèle ; qu'il porte ses pas errants dans mille cités, et se mutile honteusement au son de la flûte phrygienne. Vénus elle-même veut qu'on écoute les doux propos ; elle s'intéresse aux plaintes de l'amant qui supplie, à ses larmes touchantes».

Telles sont les paroles que le dieu me fit entendre pour les répéter à Titius ; mais Titius a une épouse qui lui défend de s'en souvenir. Qu'il obéisse à celle qu'il aime ; mais reconnaissez-moi pour votre maître, vous tous qui avez à vous plaindre des nombreux artifices de jeunes garçons rusés. Chacun a ses titres à la gloire ; le mien sera d'être consulté des amants dédaignés ; ma porte leur est ouverte à tous. Un jour, dans ma vieillesse, je verrai une foule de jeunes gens empressés s'attacher à mes pas pour entendre mes leçons d'amour.

Mais hélas ! que les longues rigueurs de Marathus me désespèrent ! les artifices sont impuissants, impuissante est la ruse. De grâce, épargne-moi ; que je n'aie point la honte de devenir la fable des plaisants, qui riraient du peu de succès du maître.

ÉLÉGIE VÉLÉGIE V

Je faisais le brave, je me vantais de pouvoir supporter une rupture ; et voilà que la gloire du courage m'échappe. Je suis plus agité que le sabot, qui, poursuivi par le fouet sur un sol uni, tourne rapidement au gré d'un enfant habile à ce jeu. Désole, tourmente un amant superbe, pour le guérir de la fantaisie des discours présomptueux ; dompte son langage farouche. Ou plutôt épargne-moi ; je t'en conjure par la couche qui reçut nos furtifs serments, par Vénus, par nos baisers. Quand une maladie cruelle t'enchaînait sur ton lit, c'est moi dont les vœux t'arrachèrent au trépas. Trois fois je promenai moi-même autour de toi le soufre purificateur, après qu'une vieille eut chanté ses vers magiques ; moi-même je pris soin d'empêcher les Songes funestes de te nuire, en leur offrant à trois reprises un pieux tribut de farine et de sel. Moi-même, voilé de lin, et la tunique flottante, j'invoquai neuf fois Hécate dans le silence de la nuit. Aujourd'hui que j'ai acquitté tous mes vœux, un autre possède ton cœur, et jouit, dans l'ivresse du bonheur, du fruit de mes prières. Je me promettais des jours pleins de charmes, si tu recouvrais la santé. Insensé ! l'Amour a trompé mon attente. Je cultiverai mes champs, me disais-je ; Délie sera là pour garder mes récoltes, tandis que l'on battra les gerbes sur l'aire à l'ardeur du soleil ; ou bien elle veillera sur mes cuves remplies de raisins ; sur la liqueur douce et limpide coulant de la grappe pressée d'un pied agile. Elle s'accoutumera à compter mon troupeau ; à écouter le babil du jeune esclave, qui, enhardi par les caresses d'une maîtresse qui l'aime, se jouera sur son sein. Elle saura offrir au dieu des laboureurs un raisin pour prix de ses vendanges,

quelques épis pour prix de ses moissons, une brebis en reconnaissance des soins qu'il aura pris du troupeau. Que tous obéissent à ses ordres, que ses soins s'étendent sur tout ; je me plairai à n'être compté pour rien dans la maison. Dans ma retraite je recevrai mon cher Messala ; Délie cueillera pour lui sur des arbres de choix les fruits les plus savoureux ; dans son respect pour un si grand personnage, elle lui prodiguera les soins les plus attentifs, elle lui présentera elle-même les mets préparés par ses mains. Vaines illusions, qu'aujourd'hui les vents dissipent à travers l'Arménie embaumée ! Plus d'une fois j'ai essayé de noyer mes chagrins dans le vin ; mais toujours la douleur changeait mon vin en larmes. Plus d'une fois, je serrai une autre beauté entre mes bras, mais, quand j'allais goûter le plaisir, Vénus me rappelait ma maîtresse, et trahissait mon ardeur. Alors cette belle descendait de ma couche, en disant qu'on m'avait jeté un sort : maintenant, j'en rougis, elle raconte qu'elle sait un secret peu flatteur pour moi.

Mais ce n'était point l'effet des paroles magiques : ce qui ensorçèle, c'est la beauté de Délie, ses jolis bras, sa blonde chevelure. La fille de Nérée, Thétis, reine des mers, n'était pas plus belle quand un poisson docile la porta sur les côtes de la Thessalie, près de Pélée.

Voilà ce qui me glaçait près d'une autre. Si un riche aujourd'hui la possède, c'est une infâme séductrice dont les ruses ont causé mon malheur. Qu'elle se repaisse de chairs saignantes ; que sa bouche ensanglantée s'abreuve d'un fiel amer ; que les ombres des amants malheureux viennent

voltiger autour d'elle en déplorant leur sort, et qu'en tout temps la chouette sinistre crie du haut de son toit ; pressée de l'aiguillon de la faim, qu'elle aille elle-même sur les tombeaux chercher des herbes et les ossements épargnés par la voracité des loups ; qu'elle coure nue par les villes en hurlant, et poursuivie de carrefour en carrefour par une troupe de chiens en fureur.

Mes vœux seront exaucés, un dieu me le promet : il est des dieux pour les amants ; Vénus sévit contre l'impie qui a violé ses lois.

Mais toi, Délie, hâte-toi d'oublier les conseils d'une avide séductrice ; les présents étouffent l'amour le plus tendre : et cependant un amant pauvre sera toujours prêt à recevoir tes ordres ; il les préviendra ; il sera fixé à tes côtés. Compagnon fidèle, au milieu de la foule qui se presse, il t'aidera de son bras, et t'ouvrira un passage ; un amant pauvre te conduira en secret chez des amis inconnus de tous, et détachera de sa propre main les liens qui serrent un pied plus blanc que la neige. Mais, hélas ! mes chants sont inutiles ; sourde à mes plaintes, la porte ne s'ouvre point : c'est l'or en main qu'il faut y frapper.

Et toi qui as la préférence aujourd'hui, crains un sort pareil au mien : la roue légère de la Fortune tourne avec rapidité. Ce n'est pas en vain qu'un autre amant empressé déjà s'arrête sur le seuil de la perfide, lui envoie de fréquents coups d'oeil, et disparaît ; qu'il feint de passer la maison, bientôt revient seul, et tousse cent fois devant la porte. Je ne sais ce que l'amour te prépare en secret ; mais

jouis de ton bonheur, tandis que tu le peux ; tu vogues sur un perfide élément.

ÉLÉGIE VIÉLÉGIE VI

Amour, pour m'attirer, toujours tu me montres un visage riant, et bientôt, hélas ! je n'éprouve que ta cruauté et tes rigueurs. Barbare enfant, qu'ai-je de commun avec toi ? quelle gloire pour un dieu de dresser des embûches à un mortel ? Déjà l'on me tend des pièges ; déjà la rusée Délie réchauffe en secret je ne sais quel rival dans le silence de la nuit. Elle proteste, il est vrai, de son innocence ; mais j'ai peine à la croire : elle nie avec la même assurance nos amours à son époux. C'est moi qui, pour mon propre malheur, lui ai enseigné l'art de tromper ses gardiens. Hélas ! je suis aujourd'hui victime de mes propres leçons. Je lui appris à inventer des prétextes pour coucher seule ; à faire tourner une porte sans bruit sur ses gonds. Je lui donnai des sucs et des herbes pour effacer la trace bleuâtre que deux amants impriment avec la dent l'un sur l'autre. Mais toi, imprévoyant époux d'une artificieuse beauté, aies les yeux ouverts sur moi-même pour empêcher toute infidélité de sa part. Prends garde qu'elle n'ait avec les jeunes gens de longs entretiens ; qu'elle ne s'étende mollement avec une robe négligemment attachée qui laisse son sein découvert ; qu'elle ne fasse des signes pour te

tromper, et que, tirant la liqueur avec son doigt, elle ne trace des caractères sur la table arrondie. Crains toutes les fois qu'elle sortira, assurât-elle qu'elle se rend aux mystères de la Bonne-Déesse, dont l'accès est interdit aux hommes. Si tu veux te fier à moi, seul je la suivrai au pied des autels : alors je n'aurai point à redouter que mes yeux me trompent. Plus d'une fois, sous prétexte d'admirer ses perles et son anneau, je me souviens de lui avoir pressé la main. Plus d'une fois je t'endormis avec le vin pur ; pour moi, je buvais sobrement, en mettant de l'eau au fond de la coupe, et la victoire me restait. Mais je ne t'ai point offensé à dessein, pardonne à mes aveux ; c'est l'Amour qui le voulait : comment lutter contre les dieux ? C'est moi, je ne rougirai pas de dire la vérité, c'est moi que, la nuit entière, poursuivais ton chien. Aussi, qu'as-tu besoin d'une jeune épouse ? Ah ! si tu ne sais pas veiller sur ton trésor, les verrous sont inutiles. Pendant que tu es dans ses bras, elle soupire pour un absent et feint de subites douleurs de tête. Mais laisse-moi le soin de la garder ; je me sou mets à la verge cruelle, je suis prêt à me laisser charger les pieds de fers. Alors, bien loin d'ici quiconque cultive sa chevelure avec art, quiconque laisse flotter les plis ondoyants de sa robe ! Si quelqu'un se trouve sur son chemin, que, pour prévenir toute accusation, il s'arrête ou prenne une autre route. Tels sont les ordres du dieu lui-même ; tels sont les oracles que j'ai entendus de la bouche inspirée d'une auguste prêtresse.

Une fois qu'elle est agitée des transports de Bellone, elle ne craint, dans son délire, ni la flamme dévorante, ni les

fouets déchirants. Elle-même se frappe violemment les bras à coups de hache, et, sans se faire aucun mal, elle arrose de sang l'autel de la déesse. Debout, le flanc percé d'un fer, et la poitrine déchirée, elle annonce les événements que la puissante Bellone lui révèle.

Respectez, a-t-elle dit, la beauté sur laquelle l'Amour veille ; n'attendez pas qu'un tardif, mais terrible châtement vous instruisse. Touche-la ; tu verras fuir ton opulence comme le sang qui coule de nos plaies, comme cette cendre que le vent emporte.

Et pour toi, ma Délie, elle a parlé de je ne sais quel châtement ; si cependant tu te rends coupable, puisse la déesse te traiter avec indulgence ! mais si je t'épargne, ce n'est pas pour toi, c'est en faveur de ta mère, dont l'inappréciable complaisance désarme mon ressentiment. Elle t'amène près de moi dans les ténèbres ; toute tremblante, elle nous met secrètement et en silence dans les bras l'un de l'autre. Elle m'attend, la nuit, immobile à la porte, et quand j'arrive, elle me reconnaît de loin au bruit de mes pas. Vis longtemps pour moi, bonne vieille ; je voudrais qu'il me fût permis de mettre en commun mes années avec les tiennes.

Je t'aimerai toujours, toujours j'aimerai ta fille, à cause de toi : quoi qu'elle puisse faire, c'est ton sang. Mais apprendslui à être chaste, bien que ses cheveux ne soient point embarrassés de bandelettes, ni ses pieds d'une longue robe. Je me sou mets aux plus dures conditions ; je me condamne à ne pouvoir vanter une autre beauté sans qu'elle m'arrache

les yeux. Si elle me croit coupable de quelque perfidie, je consens à me voir, malgré mon innocence, traîner par les cheveux du haut des rues escarpées. Les dieux me gardent de te frapper, Délie ! Si cependant la fureur m'égarait à ce point, je voudrais que la nature m'eût refusé des mains. Mais ne sois pas chaste par crainte ; qu'un tendre retour me conserve ta foi en mon absence. Celle que nul amant n'a trouvée fidèle, condamnée à l'indigence dans ses vieux ans, est réduite à tourner un fuseau d'une main tremblante, à nouer les fils d'une trame pour un chétif salaire, et à épurer, avec les dents de l'acier, une blanche toison. Les jeunes gens, se pressant autour d'elle, contemplent avec joie sa misère, et se disent qu'elle a mérité les maux qui accablent sa vieillesse. Vénus, du haut de l'Olympe, se plaît à voir couler ses larmes, et déclare qu'elle hait les infidèles. Mais puisse l'effet de ces malédictions tomber sur d'autres ! Pour nous, Délie, soyons encore en cheveux blancs un modèle de mutuelle tendresse.

ÉLÉGIE VIIÉLÉGIE VII

Ce jour a été chanté par les Parques, qui filent la trame des destinées, cette trame qu'aucun des dieux ne peut rompre. «Cet enfant, ont-elles dit, mettra en déroute les peuples de l'Aquitaine, et fera trembler l'Atax, vaincu par ses braves soldats». Cet oracle est accompli : la jeunesse romaine a vu de nouveaux triomphes, et des rois captifs,

chargés de fers. Et toi, Messala, le front couronné des lauriers de la victoire, tu étais monté sur un char d'ivoire que traînaient des coursiers plus blancs que la neige. J'étais près de toi quand tu recueillis ces moissons de gloire. Tarbelle, au pied des Pyrénées, a vu tes exploits, ainsi que les côtes de l'océan Santonique. Ils ont eu pour témoins l'Arar, le Rhône rapide, la vaste Garonne, et le Liger, dont les ondes bleuâtres arrosent le pays du blond Carnute.

Et toi, Cydnus, dois-je te chanter, toi qui, dans ton cours silencieux et paisible, promènes en serpentant à travers des marais l'azur de tes eaux ? Chanterai-je la hauteur du Taurus, qui cache dans les nues sa tête chargée de frimas, et nourrit le Cilicien aux longs cheveux ? Dirai-je comment, dans son vol à travers mille cités, la blanche colombe est respectée par l'habitant de la Palestine et de la Syrie ? Comment, du haut de ses tours, elle porte au loin ses regards sur la vaste plaine des mers, cette cité de Tyr, qui, la première, apprit à confier une barque aux vents ? Comment encore, pendant les chaleurs de la canicule, qui fendent la terre aride, le Nil fertilise les campagnes de ses eaux débordées ? Dieu du Nil, pourrais-je dire par quelle raison et en quel lieu tu caches ta source ? Grâce à toi, la terre où tu règues n'appelle jamais les pluies ; jamais l'herbe desséchée ne demande à Jupiter sa rosée. Avec son Osiris, c'est toi que chante, c'est toi qu'admire cette jeunesse barbare que l'on instruit à pleurer le boeuf de Memphis.

Osiris est le premier dont la main industrieuse ait construit une charrue, et qui ait, avec le soc, déchiré le

tendre sein de la terre. Il est le premier qui lui ait confié des semences dont elle n'avait point éprouvé la vertu, et qui ait cueilli des fruits sur des arbres inconnus. C'est lui qui enseigna à donner un appui à la vigne délicate, à la dépouiller avec le fer de sa verte chevelure. Le premier, il obtint le doux breuvage exprimé de la grappe mûre par un pied rustique ; cette liqueur qui apprit à donner à la voix de mélodieuses inflexions, à mouvoir ses membres au son cadencé des instruments. Le vin réconforta le laboureur fatigué d'un long travail, et chassa de son coeur la tristesse qui le resserrait. Le vin donne le repos à l'esclave épuisé, malgré la chaîne pesante que ses pieds traînent avec bruit. Osiris, tu ne connais ni les tristes soucis, ni le deuil : ce que tu aimes, ce sont les danses, les chansons, les jeux légers de l'amour ; ce sont les fleurs de toute espèce, les couronnes de lierre ; c'est la robe couleur de safran qui descend mollement jusqu'aux pieds, les vêtements de pourpre, les doux sons de la flûte, et la légère corbeille remplie d'objets destinés aux mystérieux sacrifices.

Descend en ces lieux ; célèbre avec nous, au milieu des jeux et des danses, le génie de Messala ; baigne tes tempes de flots de vin. Que l'essence ruisselle de la chevelure brillante du dieu ; que sa tête et son cou soient chargés de molles guirlandes. Oui, qu'il vienne en ce jour, pendant que je lui offrirai un religieux encens et des gâteaux pétris avec le miel de l'Attique.

Et toi, Messala, puisses-tu voir grandir sous tes yeux des fils qui ajoutent encore aux exploits de leur père, et

entourent glorieusement ta vieillesse. Que ta voie monumentale ne soit point oubliée du Tusculan, ni de l'habitant de l'antique cité d'Albe la Blanche. Le fond en est formé d'un dur gravier amassé à tes frais et de cailloux rapprochés avec art. Le laboureur chantera tes louanges quand il reviendra de la grande ville sur le soir, et rentrera chez lui sans s'être meurtri les pieds. Et toi, heureux anniversaire, puissions-nous te célébrer encore longtemps 1 qu'un éclat toujours plus vif signale ton retour !

ÉLÉGIE VIII

Ce n'est pas moi qui puis me méprendre sur un signe d'amour, ou sur de tendres paroles prononcées d'une voix douce. Je n'interroge ni les sorts, ni les fibres, interprètes de la volonté des dieux. Le chant des oiseaux ne me révèle point l'avenir. Mais, armé par Vénus elle-même d'un gantelet magique, je me suis instruit dans ses combats, où j'ai reçu plus d'une blessure. Renonce à la feinte : l'Amour embrase d'un feu plus cruel celui qu'il voit succomber à regret. À quoi te sert le soin que tu as pris de ta molle chevelure ? que te revient-il d'en avoir maintes fois changé l'arrangement ? d'avoir orné tes joues d'un fard brillant ? d'avoir fait arrondir tes ongles par une main savante ? C'est en vain que tu changes de tunique et de vêtements, c'est en vain qu'une chaussure étroite comprime ton pied. Pholoé te

plaît, quoiqu'elle se soit offerte à tes regards sans parure, et qu'elle n'ait point lentement ajusté sa chevelure brillante. Quelque vieille aurait-elle, avec ses enchantements et ses herbes puissantes, jeté sur toi un sort dans le silence de la nuit ? Les chants magiques attirent la moisson du voisin ; ils arrêtent dans sa marche le serpent irrité ; ils essayent même d'arracher la Lune de son char, et en viendraient à bout sans le retentissement de l'airain sous la main qui le frappe. Mais pourquoi accuser de ton malheur les enchantements et les herbes ? La beauté n'a pas besoin d'appeler la magie à son secours. Ce qui te nuit, c'est de l'avoir touchée, c'est de lui avoir donné de longs baisers, c'est d'avoir enlacé tes genoux dans les siens.

Et toi, Pholoé, garde-toi de traiter ton jeune amant avec rigueur ; Vénus punit les orgueilleux dédains. Ne lui demande pas de présents. C'est à l'amoureux en cheveux blancs de te donner de l'or, pour que tu réchauffes mollement contre ton sein ses membres glacés. Mieux vaut cent fois que l'or l'adolescent dont les tendres joues brillent d'un doux éclat, et dont la barbe sans rudesse ne déchire point la beauté qu'il embrasse. Passe au-dessous de ses épaules tes bras d'ivoire, et méprise les trésors des rois. Vénus te verra l'accueillir furtivement sur ton sein, tandis que, aiguillonné par le désir, il se confondra tendrement avec toi : elle te verra attacher sur sa bouche haletante de ces humides baisers où les langues s'entrechoquent, et lui imprimer avec la dent sur le cou des marques d'amour. Les pierreries et les perles sont inutiles à celle qui, par le froid,

est condamnée à dormir seule et ne doit exciter les désirs d'aucun homme. Hélas ! il est trop tard pour rappeler l'amour, pour rappeler la jeunesse, quand la blanche vieillesse a flétri une tête chargée d'années. Alors on regrette sa beauté ; pour dissimuler les ravages du temps, on se teint la chevelure avec l'écorce verte de la noix. Alors on a soin d'arracher les cheveux blanchis, d'effacer ses rides et de se faire un jeune visage. Pour toi, tandis que ton printemps est dans sa fleur, hâte-toi d'en jouir : il fuit à pas précipités. Ne désespère point Marathus : quelle gloire y a-t-il à vaincre un enfant ? C'est pour le vieillard caduc qu'il faut réserver tes rigueurs : de grâce, épargne un jeune homme. Ce n'est point la maladie, mais l'excès de son amour qui a flétri son teint. L'infortuné ! combien de fois, en ton absence, n'a-t-il point exhalé sa douleur en plaintes amères, et versé des torrents de larmes ? D'où viennent ses mépris ? s'écrie-t-il ; je pouvais mettre en défaut la vigilance de ses gardiens. L'Amour enseigne lui-même aux amants à tromper. Je connais les jouissances furtives de Vénus ; je sais comprimer mon haleine, et ravir des baisers sans bruit. Je pourrais, malgré l'obscurité de la nuit, me glisser à la dérobée, et ouvrir une porte sans me faire entendre. Mais, hélas ! à quoi me servent les ruses, si mon amour est dédaigné, si la cruelle beauté que j'adore fuit de son lit ? Quelquefois elle me promet ; mais soudain la perfide me trompe, et je suis condamné à passer la nuit dans les tourments de l'inquiétude. À chaque instant je me flatte de l'espoir de la voir arriver : au moindre mouvement, je crois entendre le bruit de ses pas.

Enfant, renonce aux larmes : elle est insensible, et déjà les pleurs ont gonflé tes yeux fatigués. La colère des dieux, je t'en préviens, Pholoé, poursuit les superbes : il est inutile alors de faire brûler l'encens sur leurs autels. Marathus se jouait autrefois lui-même des malheureux amants ; il ignorait qu'un dieu vengeur le poursuivait le bras levé sur sa tête. Souvent même, dit-on, il riait des larmes de la douleur, et entretenait les désirs par de vains prétextes de retard. Maintenant il déteste l'orgueil ; maintenant il maudit les verrous d'une porte inflexible ; et toi aussi, le châtement t'attend, si tu ne mets un terme à tes dédains. Que de fois tu regretteras de ne pouvoir, par tes vœux, rappeler le jour que tu perds !

ÉLÉGIE IX ÉLÉGIE IX

Pourquoi, si tu voulais m'être infidèle, avoir pris les dieux à témoin de serments que tu devais violer en secret ? Ah ! malheureux, on peut bien d'abord cacher ses parjures ; mais, plus tard, la peine arrive sans bruit. Grâce pour lui, grands dieux : il est juste que vous pardonniez à la beauté une première offense contre vos lois. C'est dans l'espoir du gain que le laboureur attèle ses taureaux au joug, et presse avec ardeur les pénibles travaux des champs. C'est encore dans la vue du gain qu'à travers les mers, où les vents règnent en maîtres, le nautonier dirige sa barque vagabonde

sur des astres immobiles. Les présents ont également séduit celui que j'aime ; mais puisse un dieu les réduire en cendres et en eau. Je ne tarderai point à le voir puni : la poussière, le vent qui hérissera sa chevelure terniront sa beauté. Son visage, ses cheveux seront brûlés par le soleil ; une longue route meurtrira ses pieds délicats. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : Ne fais point de ta beauté un trafic qui la souille ; l'or cache souvent bien des maux ! Celui qui se laisse prendre à ce piège, et viole ses serments d'amour, allume contre lui la colère de Vénus. Imprime plutôt sur mon front la trace du feu, mutile mes membres avec le fer, déchire mon dos à coups de fouet ; mais n'espère pas me cacher tes infidélités : il est un dieu qui arrache à la ruse le voile dont elle se couvre. Ce dieu lui-même a permis qu'en présence d'un esclave discret le ministre de la séduction trahît son secret dans l'ivresse. Le dieu lui-même a voulu qu'il vous échappât dans le sommeil un mot qui révélât malgré vous le fait que vous taisiez.

Voilà les avis que je t'ai donnés ; maintenant je rougis de t'avoir parlé les larmes aux yeux, de m'être jeté à tes pieds. Alors tu me jurais que ni les monceaux d'or, ni les pierreries ne m'enlèveraient ta foi, dusses-tu recevoir, pour prix d'une complaisance, la Campanie entière, ou ce vignoble chéri de Bacchus, le territoire de Falerne. En entendant un pareil langage, je me serais laissé persuader qu'il n'y à point d'astres qui brillent aux cieus, point de route pour la foudre à travers les airs. Tu allais même jusqu'à pleurer : et moi, qui ne connais point la tromperie, j'étais assez crédule pour

essuyer tes joues humides. Où t'arrêterais-tù donc, si tu n'aimais toi-même une jeune beauté ! Puisse-t-elle, c'est là mon vœu, imiter ta légèreté ! Combien de fois, pour que per-sonne ne fût témoin de vos entretiens, ne t'ai-je pas accompagné, au milieu de la nuit, un flambeau à la main ! Si, contre ton attente, souvent elle vint te visiter chez toi ; si, en rentrant, tu la trouvas cachée derrière la porte, c'est à moi que tu le dois. Je fis alors mon malheur par ma folle confiance en ton amour : car je pouvais mieux me mettre en garde contre tes pièges. Je fis plus : dans mon égarement, je chantai tes louanges ; mais aujourd'hui, j'en ai honte et pour les Muses et pour moi-même. Que ces vers deviennent la proie de Vulcain et de ses flammes dévorantes, qu'un fleuve les engloutisse dans ses eaux. Mais toi, fuis loin d'ici, malheureux, qui vends ta beauté, et rentre chez toi la main chargée du prix de l'infamie. Et toi, qui n'as pas craint d'employer les présents pour le séduire, que ta femme se joue de toi impunément par de continuelles trahisons ; quand elle aura, de ses jouissances furtives, fatigué quelque jeune amant, qu'elle vienne tout abattue dans ton lit, avec un vêtement qui vous sépare. Puisses-tu trouver toujours dans ta couche les traces d'un étranger ! Puisse ta porte être toujours ouverte à ceux que les désirs tourmentent ! Qu'on ne puisse dire si ta lascive soeur a vidé un plus grand nombre de coupes, mis hors de combat un plus grand nombre d'amants. Souvent, dit-on, elle prolonge ses festins jusqu'à l'heure où le char du Soleil ramène le jour. Nulle ne sait mieux mettre une nuit à profit, et varier ses travaux amoureux. Ton épouse s'est instruite à son école ; tu es

assez insensé pour ne point t'en apercevoir à ses mouvements auxquels préside un art qu'elle ne connaissait point. Crois-tu que c'est pour toi qu'elle ajuste sa coiffure ; qu'elle fait passer dans sa fine chevelure l'ivoire aux dents serrées ? Est-ce pour ce beau visage qu'elle se pare de bracelets d'or, qu'elle se montre vêtue de la pourpre de Tyr ? Non, ce n'est pas à toi qu'elle veut paraître jolie ; mais à quelque jeune amant auquel elle sacrifierait ta fortune et ta maison. Ce n'est point l'amour du vice qui l'entraîne ; mais des membres flétris par la goutte, les embrassements d'un vieillard mettent en fuite une élégante beauté.

Voilà cependant l'homme dont mon jeune ami a partagé la couche. Il serait capable, je crois, d'unir Vénus aux animaux féroces.

Et toi, as-tu bien osé vendre des caresses qui m'appartenaient ? porter follement à d'autres des baisers qui étaient à moi ? Tu pleureras quand un nouvel amant me tiendra dans ses fers, quand tu le verras régner en maître superbe sur un coeur qui s'était donné à toi. Puisse alors ta douleur faire ma joie ; pour marquer ma reconnaissance à Vénus, j'attacherai dans son temple une palme d'or sur laquelle sera gravée mon aventure en ces termes :

DEGAGE DES LIENS D'UN PERFIDE, TIBULLE TE
CONSACRE CETTE OFFRANDE ; SOIS-LUI PROPICE,
Ô DEESSE, IL T'EN CONJURE.

ÉLÉGIE XÉLÉGIE X

Quel est le premier qui forgea la terrible épée ? c'était un coeur barbare, un coeur de fer. C'est lui qui fit connaître à la race humaine les meurtres et les combats ; c'est lui qui ouvrit à la cruelle mort une route plus courte.

Mais non, l'infortuné n'est pas coupable : nous avons fait servir à notre perte les armes qu'il nous avait mises en main pour combattre les animaux féroces.

C'est la faute de l'or ; la guerre n'existait point, quand on n'avait sur sa table qu'une coupe de hêtre. Point de forteresses, point de remparts : le berger goûtait un sommeil paisible au milieu de ses brebis. Que n'ai-je vécu alors ? je n'eusse point connu les luttes sanglantes où se plaît le vulgaire ; je n'aurais point senti mon coeur palpiter aux accents de la trompette. Maintenant on m'entraîne à la guerre, et déjà peut-être quelque ennemi porte le trait qui doit rester dans mon flanc. Veillez sur moi, Lares de mes pères ; c'est vous qui m'avez nourri lorsque enfant je courais à vos pieds. Ne rougissez pas d'être formés d'un vieux bois : c'est ainsi que vous habitiez la demeure de mes aïeux. L'homme était plus religieux observateur de sa foi quand, honorés sans luxe, les dieux n'avaient, dans une étroite chapelle, qu'une image en bois. Il suffisait, pour les apaiser, de leur offrir une grappe de raisin, de ceindre leur chevelure sacrée d'une couronne d'épis. Celui dont le voeu avait été

exaucé leur portait des gâteaux ; sa fille, encore toute petite, l'accompagnait avec un rayon de miel.

Dieux Lares, écartez de nous les traits d'airain, et pour victime je vous immolerai un porc arraché au troupeau qui remplit mon étable rustique. Je le suivrai avec un vêtement pur, des corbeilles couronnées de myrte dans les mains, et le myrte à moi-même me ceindra la tête. Puissé-je vous plaire ainsi ! qu'un autre signale son courage dans les combats ; favorisé de Mars, qu'il terrasse les généraux ennemis ; pour que je puisse en buvant entendre un soldat faire le récit de ses exploits, et le voir retracer, avec du vin, son camp sur la table. Quelle étrange fureur de courir sur les champs de bataille au-devant de la cruelle Mort ! elle a le bras levé, elle vient furtivement et sans bruit. Il n'y a dans l'empire souterrain ni moissons, ni riches vignobles ; on y voit le farouche Cerbère, et le hideux nocher du Styx. Là les joues meurtries, et les cheveux dévorés par les flammes, la pâle troupe des Ombres erre autour des lacs ténébreux. N'est-il pas mille fois plus digne d'envie le sort de celui que la vieillesse paresseuse surprend dans une humble chaumière entouré de ses enfants ? Il garde lui-même ses brebis, son fils fait paître les agneaux ; et son épouse fait tiédir l'eau pour le délasser de ses fatigues. Que ce bonheur soit le mien ! qu'il me soit permis de voir mes cheveux blanchir, de raconter dans ma vieillesse les histoires du vieux temps ! Cependant, que la paix féconde nos campagnes. C'est la paix bienfaisante qui la première fit peser sur le taureau le joug de la charrue recourbée. C'est elle qui nourrit la vigne

et renferma la liqueur exprimée du raisin, afin que la bouteille remplie par le père se vidât pour le fils. La paix met en honneur le soc et le hoyau, tandis que dans un coin obscur la rouille s'attache au glaive cruel du guerrier. Le laboureur, dont la sobriété est en défaut, ramène du bois sacré, sur un chariot, sa femme et ses enfants à sa chaumière. Mais alors la guerre s'allume entre les amants. La jeune fille éclate en plaintes contre le cruel qui lui a arraché les cheveux et a brisé sa porte. Les pleurs arrosent ses tendres joues meurtries ; mais le vainqueur lui-même verse des larmes de ce que son bras a si bien servi sa fureur. Cependant le folâtre Amour attise la querelle par les mots piquants qu'il suggère, et reste paisiblement assis entre les deux combattants irrités. Mais il faut être de pierre ou d'acier pour frapper la beauté qu'on aime ; c'est arracher les dieux de l'Olympe. Qu'on se contente de déchirer le léger vêtement qui couvre ses membres, de rompre les liens qui retiennent ses cheveux ; qu'on se contente de faire couler ses larmes : mille fois heureux celui qui dans sa colère peut voir pleurer une jeune fille. Mais celui dont la main est cruelle n'est propre qu'à porter le bouclier et le pieu : qu'il s'éloigne de la douce Vénus.

Mais viens parmi nous, Paix, divinité bienfaisante, viens un épi à la main ; que des fruits échappés de ta robe blanche roulent devant tes pieds.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Phe-bot
- Zyephyrus
- ThomasBot
- Ernest-Mtl
- Hsarrazin
- Benoit Soubeyran

-
1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
 2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
 3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
 4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur